Document generated on 05/16/2024 9:17 p.m.

Québec français

Entrevue avec Arlette Cousture

Hélène Marcotte

Number 68, December 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45081ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Marcotte, H. (1987). Entrevue avec Arlette Cousture. *Québec français*, (68), 77–78.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ENTREVUE AVEC Arlette Cousture

Propos recueillis par
hélène marcotte

Parmi vos écrivains préférés, y en a-t-il qui ont inspiré davantage votre écriture ?

Non, pas vraiment. Disons que j'ai retenu un peu de chacun des auteurs que j'ai lus, mais pas nécessairement au niveau de l'écriture. Quand j'ai commencé à écrire, à la fin des années soixante-dix, j'ai lu James Clavel [1], puis Robert Ludlum, John Irving et plusieurs biographies. Avec le premier, j'ai appris à avoir du souffle, tandis qu'avec le deuxième, j'ai su comment ne pas lâcher l'intrigue afin de tenir le lecteur en haleine. J'ai aussi beaucoup aimé Hemingway qui a l'art de développer un sujet mince.

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire *les Filles de Caleb* ?

Deux femmes : Émilie Bordeleau et Blanche Pronovost, ma grand-mère et ma mère. Je voulais d'abord écrire un roman sur les infirmières de brousse au Québec puisque ma mère avait exercé cette profession. Puis, en 1979, alors que je parlais avec elle, elle m'a dit pour la première fois que ses parents s'étaient séparés alors qu'elle était encore enfant. J'ai compris que *les Filles de Caleb* venait de grossir. Je ne pouvais pas passer sous silence une femme qui, au début du siècle, dans un Québec catholique, se sépare.

Il y a donc une part autobiographique dans ces romans ?

Non, pas vraiment. Si c'était autobiographique, il y aurait une quatrième génération. C'est un roman historique en ce sens qu'il y a une toile de fond historique où agissent certains personnages qui ont vécu. Par contre, d'autres sont parfaitement fictifs. Je dirais qu'il y a 90% de fiction et 10% de réalité même si c'est calqué sur la vie d'Émilie Bordeleau et de Blanche Pronovost. J'ai conservé les lieux, la Mauricie et l'Abitibi, l'époque de même que les professions et le nombre d'enfants d'Émilie. C'est à peu près tout.

Quelles recherches particulières avez-vous dû effectuer ?

J'ai fait beaucoup de recherches iconographiques, des recherches sur les mœurs de l'époque, des recherches à l'hôpital Notre-Dame et en Mauricie. Sans être un rat de bibliothèque, je voulais savoir comment les gens étaient habillés, où était rendue l'électrification, si les gens avaient encore des pompes à eau, des puits artésiens, des aqueducs. Avec ces renseignements, je construisais ma toile de fond. Je greffais certains épisodes de mon roman à des faits historiques.

Quel personnage vous ressemble le plus ?

Il y a du moi dans à peu près chacun de mes personnages, mais il n'y a pas un personnage qui est moi. Je ne suis pas Flaubert pour dire « Madame Bovary, c'est moi ». Toutefois, celui que je préfère et qui me ressemble le plus, c'est Henri Douville.

Tous vos personnages sont sympathiques, sauf Joachim Crête. Pourquoi ?

Je savais qu'Émilie avait été frappée d'un certain ostracisme à cause de sa situation matrimoniale et de tout ce qu'elle vivait, mais commencer à démolir un village, ou à démolir les gens, ce n'était pas mon style. Je ne voulais pas me livrer, à titre posthume pour Émilie, à un règlement de comptes, d'autant plus qu'elle avait été soutenue dans bien des situations. J'ai donc incarné toutes les difficultés dans un personnage : Joachim Crête. Mais je n'ai pas toujours fait ce que j'ai voulu avec mes personnages, ils me charrient parfois. Tous les écrivains le disent et personne ne les croit. Mais c'est vrai. C'est exactement

comme avoir un enfant : tout dépend de la façon dont on les dirige. Mes personnages font ce qu'ils veulent. Prenons Ovila par exemple. Quand j'ai écrit à l'épilogue : « Comme il l'avait fait à Shawinigan » alors qu'il regarde partir sa famille, je me suis dit : « Mais tu n'étais pas là à Shawinigan ! ». Le personnage s'est encore une fois imposé. On aurait dit que ce personnage voulait être aimé tout le temps. Il n'a jamais voulu prendre le mauvais rôle. D'ailleurs, dans les deux premières versions, Caleb et Ovila étaient caricaturés. Caleb, c'était le père autoritaire, Ovila c'était l'irresponsable, l'insignifiant. Ces deux personnages ont regimbé à un tel point que, dans la troisième version, Caleb est devenu très sympathique et Ovila a toujours laissé le bénéfice du doute sur ses intentions. Évidemment pour Joachim Crête, ce n'est pas la même chose.

Comment avez-vous trouvé vos titres ?

La première version des *Filles de Caleb* s'appelait *Peau d'âme*. Je garde d'ailleurs ce titre pour mon prochain roman. J'ai découvert dans mes recherches que le père d'Émilie Bordeleau s'appelait effectivement Caleb. J'ai trouvé ça tellement beau que j'ai décidé d'intituler mon roman *les Filles de Caleb*, fille dans le sens biblique : de la famille de Caleb. Pour les sous-titres, c'est venu plus tard. L'élément clé du premier tome, celui qui donnait le ton, c'était évidemment le chant du coq. C'est un signe de malheur. Et le cri de l'oie blanche, c'est d'abord parce que les oies blanches vont vers le Nord et ensuite pour la symbolique. L'oie est symbole de sensibilité et d'innocence, ce qui, pour moi, reflétait ce qu'est Blanche.

Déjà par le sous-titre *Le chant du coq*, vous laissez entendre qu'une certaine fatalité pèse sur la vie de vos personnages. Y croyez-vous dans la vie quotidienne ?

Oui, j'y crois. La fatalité n'est pas nécessairement néfaste. Il y en a qui vont appeler ça karma, destinée, destin. Mais finalement, on est là et on subit un paquet de choses. À partir de là, on doit y faire face. On n'est pas roi et maître de sa destinée. Je ne parle toutefois pas de destin, mais je dirais comme Brel : « La mort m'attend comme une vieille fille. » D'une façon ou d'une autre, on n'y échappe pas. À partir de l'instant où les événements se produisent, on doit réagir. Je suis plutôt partisane de la théorie qu'on appelle synchronie. Il n'y a rien pour rien.

Trouvez-vous que l'image de l'homme que vous avez projetée est négative ?

Non. C'est un des premiers romans où l'homme a des réactions. Les hommes aussi ont leurs émotions : ils pleurent, font des erreurs, se posent des questions, se remettent en question. Cela n'est pas négatif. L'image de l'homme est souvent négative dans son interaction avec la femme. Pour Blanche, par exemple, Napoléon n'est pas un obstacle, l'obstacle réside dans le fait d'être en amour et d'avoir une vie rangée. Cette femme veut se réaliser avant de s'engager définitivement. Elle n'a pas d'amie non plus. Émilie et Blanche sont des solitaires, des femmes non apprivoisables.

Où vous situez-vous par rapport au mouvement féministe ?

Je me suis dit au départ : « Les féministes vont éternuer en lisant mon livre. » Je ne me suis jamais intégrée dans quelque mouvement que ce soit. Si le féminisme, c'est réagir devant les injustices auxquelles sont soumises les femmes, je suis féministe. Mais je ne suis pas capable de me mettre sous une bannière. Le fanatisme m'irrite. Si le féminisme est fanatisme, je n'en suis pas. Si cela signifie par contre défendre une cause, je pourrais l'être.

Avez-vous défendu une cause dans *les Filles de Caleb* ?

Oui, et je l'ai défendue volontairement. J'ai voulu montrer que l'image de la femme qui était véhiculée n'était pas conforme à la réalité de ce qui a été vécu au Québec par les femmes. Car je sais que la société québécoise est une société extrêmement matriarcale. C'est une société où les hommes n'ont jamais avancé le petit doigt sans avoir l'approbation soit de maman, soit de la femme. Derrière chaque homme, il y a une femme. Mais on les a toujours négligées. Qui s'est occupé de la scolarisation des enfants ? Qui s'est occupé de l'éducation des enfants ? Qui a fait avancer le Québec ? Les femmes. J'ai voulu prouver qu'elles n'avaient pas la passivité qu'on leur a toujours attribuée. Et ce n'est pas du féminisme, c'est de l'amour de la justice. Moi je rends à César ce qui appartient à César.

Avez-vous été surprise du succès de vos romans ?

Oui, d'autant plus que les romans d'écrivaines très connues, telles Madeleine Ouellette-Michalska, Suzanne Paradis..., ne passent pas. Moi, on me targue d'être une romancière populaire. Je ne le crois pas. Parce que tu réussis à vendre le livre, tu ne serais pas une auteure de premier rang ! Allons donc ! C'est comme si j'étais coupable d'être lue ! On écrit pour qui alors ? Il ne faudrait tout de même pas me blâmer d'être lue ! Les critiques oublient que j'ai participé avec succès au concours des auteurs dramatiques radiophoniques de Radio-Canada. Je ne suis pas une néophyte. J'ai aussi publié une biographie de Claude Saint-Jean et j'en ai vendu 5 000 exemplaires au Québec. Mes romans, en plus, sont en train d'acquérir leurs lettres de noblesse : ils vont être à l'étude dans les classes de secondaire V, cette année. Tout le monde lit *les Filles de Caleb* ! Les infirmières, les professeurs, les secrétaires. Ce n'est pas un Harlequin que j'ai écrit ! Ce n'est pas un roman à l'eau de rose ! Les gens disent parfois : « C'est un best seller, je le balaie. » Mais c'est stupide !

Le succès des *Filles de Caleb* vous rend-il nerveuse quant à la réception de votre prochain roman ?

Certainement. J'ai très peur. D'ailleurs, j'en veux parfois à la critique d'étouffer un jeune auteur dès son premier roman. Je sais que la critique attend mon prochain roman, mais de quelle manière ? André Bastien, qui est un éditeur à Libre Expression, m'a déjà dit : « La pire affaire qui peut arriver à un écrivain, c'est un best-seller à son premier livre ». Quand j'ai vu le succès que remportaient mes romans, je me suis dit : « Ah non ! Ne me dites pas que je vais souffrir du syndrome de la feuille blanche ! »

En fin de compte, qu'est-ce que vous aimeriez que l'on retienne des *Filles de Caleb* ?

Qu'il y avait des femmes différentes qui ne sont pas nécessairement caricaturées. Qu'il y a eu une histoire au Québec au-delà de l'histoire que la politique et les livres d'histoire nous apprennent, et que cette histoire n'est pas nécessairement à l'eau bénite.